



## NAPOLEON : L'IMAGINAIRE, LA CREATION

Harold Wouters

Vendredi 15 décembre 2023



*« Et puis, chez ces personnages apparemment surhumains, la force de création légendaire, vous voyez ce que je veux dire, prend la place de l'âme »<sup>1</sup>.*

Chers Amis,

Je me réjouis de m'adresser à vous ce soir, à vous qui êtes aussi érudits. Ce qui me réjouit encore plus, c'est la perspective de nos débats qui suivront ma présentation. Je suis convaincu que ce sera animé, surtout quand j'aperçois parmi vous certains amis cultivés que je sais farouches anti-bonapartistes !

Ce soir, j'aborderai Napoléon sous l'angle particulier de la création. Ce parti pris personnel est inspiré par mon amour des arts plastiques mais surtout de la littérature, que j'aborderai après la pause, pour terminer par le meilleur.

Si vous êtes tout comme moi passionnés de littérature, il va vous falloir être patients, j'aborderai le sujet dans la seconde partie de ma présentation, après le break.

### LE FILM DE RIDLEY SCOTT

Comme je ne peux pas échapper au sujet du moment, je vais vous parler brièvement du film de Ridley Scott sur Napoléon. Je suppose que nous en reparlerons lors de notre discussion tout à l'heure.



Mon avis sur ce film n'est pas totalement négatif. Il est en tout cas certainement réussi sur le plan formel. Une photographie superbe. Un jeu d'acteurs excellent. Des scènes de bataille bien chorégraphiées. Ce sont d'ailleurs les seules scènes du film portées par le souffle de l'épopée. Pour le reste, l'atonie du personnage incarné par Joachim Phenix, de la première à la dernière image, est désespérante. Elle est non seulement contraire à ce que notre imaginaire collectif a pu retenir comme image de Napoléon, mais elle est tout simplement invraisemblable. Elle ne permet pas de comprendre comment un tel homme, tel qu'il se présente à nous dans le film de Ridley Scott, a pu, porté par l'épopée et son imaginaire, avec sa vision, sa force, son énergie, changer la face du monde. Dès l'âge de vingt ans, il semble déjà éteint et en bout de course. Que dire de l'absence totale de la moindre référence, dans le film de Ridley Scott, à la première Campagne d'Italie (1796-1797), la partie la plus glorieuse de la geste napoléonienne ? Pas un mot, pas une image. Napoléon passe directement de Toulon en Egypte. Un zapping saisissant et significatif.

Le film, c'est le droit de Ridley Scott, met l'accent sur la relation entre Napoléon et Joséphine de Beauharnais comme étant la relation amoureuse structurante de sa vie, mais ne serait-pas plutôt le premier amour de Napoléon, celui avec Désirée Clary à Marseille (suivi de fiançailles), qui permettrait de comprendre comment Bonaparte, jusqu'alors un personnage timide et mal dans sa peau, passe de l'état de chrysalide à celui de papillon (ce que les scientifiques appellent joliment la mue imaginaire) ? Ce fut probablement la première transmutation de Bonaparte, intervenue à l'époque du siège de Toulon, fin 1793, lorsqu'en quelques semaines il est devenu le sauveur providentiel de la République en danger.

Le film représente en tout cas une vision très anglaise de Napoléon, en fait pétrie de fascination pour celui-ci. Le miroir que Napoléon tend aux Anglais leur renvoie l'image de ce qu'ils respectent par-dessus-tout : la brutalité.

## **LE SUJET DU JOUR**

Non, le sujet du jour, ce n'est pas le film de Ridley Scott, c'est Napoléon Bonaparte dans ses rapports avec l'imaginaire et la culture, plus particulièrement la littérature. Le sous-titre pourrait aussi être la pensée napoléonienne en action.

Mon parti-pris de ce soir est de faire totalement abstraction du côté guerrier et des batailles, même si la pensée napoléonienne était aussi puissamment à l'action dans la conduite de la guerre. Comme chacun le sait, Napoléon était un demi-dieu en termes de stratégie militaire. Clausewitz, le grand théoricien prussien de la guerre, a construit ses conceptions de la guerre en étudiant la manière de faire celle-ci par Napoléon. Il a étudié la Révolution, Napoléon et les relations franco-allemandes, pour en comprendre les mécanismes, les démonter et réformer l'armée prussienne pour mettre la Prusse à même de battre, le moment venu, Napoléon.



Faute de temps, je ne parlerai pas plus des nombreuses institutions (dont les institutions culturelles) créées par Napoléon, et pourtant il y aurait tellement à en dire (le Conseil d'Etat, le Sénat, la Banque de France, la Cour des Comptes, le Corps préfectoral, le Conservatoire de Musique, le système éducatif appelé l'Université, le baccalauréat, etc.). Napoléon a créé la France moderne.

\*  
\*   \*

## NAPOLÉON ET L'IMAGINAIRE



Napoléon était porté par l'imaginaire et a puissamment alimenté l'imaginaire du peuple, de certaines élites, des créateurs. Le mythe napoléonien n'a cessé de monter en puissance, dès la chute de Napoléon, le 18 juin 1815 (bataille de Waterloo) et le 22 juin 1815 (abdication de Napoléon).

Qu'est donc qui a pu alimenter cet imaginaire ?

Napoléon, c'est une énergie.

Napoléon, c'est une volonté.

Napoléon, c'est une idée.

Napoléon, c'est la grandeur.

Napoléon, c'est une épopée.

En même temps, Napoléon, dans les détails de la vie quotidienne, pouvait se montrer mesquin.

Ne pensez-vous pas que l'on pourrait appliquer à Napoléon le portrait qu'a fait de Chateaubriand la Comtesse de Boigne (dans ses extraordinaires mémoires, que je vous recommande chaleureusement)<sup>ii</sup> :

*« Monsieur de Chateaubriand n'a aucune faiblesse pour le genre humain ; il ne s'est jamais occupé que de lui-même et de se faire un piédestal d'où il puisse dominer sur son siècle. Cette place était difficile à prendre à côté de Napoléon, mais il y a puissamment travaillé. Ses mémoires révéleront au monde à quel point, avec quelle persévérance et quel espoir de succès. Il y a réussi en ce sens qu'il s'est toujours fait une petite atmosphère à part dont il a été le soleil. Dès qu'il en sort, il est saisi de l'extérieur d'une façon si pénible qu'il devient d'une maussaderie insupportable ; mais, tant qu'il y reste plongé, on ne saurait être meilleur, plus aimable et distribuer ses rayons avec plus de grâce. J'ai un véritable goût pour le Chateaubriand de cette situation, l'autre est odieux ».*



A l'instar de Madame de Boigne, si j'ose la paraphraser, j'ai un véritable goût pour ce Napoléon quand il trône dans cette atmosphère à part, l'autre m'est odieux.

## **LE CONSULAT ET L'EMPIRE, CONTINUUM AVEC LA REVOLUTION**

L'épopée napoléonienne doit se comprendre comme un prolongement de la Révolution, et il est difficile de comprendre grand-chose de cette époque, du moins sur le plan culturel, si on ne voit pas qu'il y a un continuum entre la Révolution, le Consulat et l'Empire.

Certes, Bonaparte avait la volonté de finir la Révolution, mais ce n'est pas aussi simple. François Furet démontre que la Révolution française ne s'est vraiment terminée qu'avec la fin du mandat du Maréchal Mac Mahon et le début de la présidence de Jules Grévy, en 1879. Mona Ozouf, la vieille complice de François Furet, l'explique dans sa préface au recueil des ouvrages de François Furet chez Gallimard<sup>iii</sup> : *« Ce que François Furet ambitionne de conter, c'est le XIXème siècle comme celui, non des révolutions, mais de la Révolution française. Il traite dans toute son ampleur le problème que pose à ses historiens ce siècle paradoxal : autoproclamé comme siècle du progrès mais vivant les yeux tournés vers le passé, et déroulant, sur un rythme haletant, des régimes précaires : ils s'ornent du chiffre deux, ou du chiffre trois, aucun ne dure plus de vingt ans ; tous se veulent des redites, ou des reprises, monarchies restaurées, républiques ressuscitées, Empires retrouvés, sans rien dire de l'étrange monarchie philipparde, dont le nom de baptême est celui d'une révolution ; aucun n'échappe à la tyrannie des souvenirs ; en dépit de ce qu'ils écrivent sur leur bannières, c'est une Révolution toujours vivante qui les anime, les hante, les menace et finalement, sous des formes multiples, les met à mort ».*

Ainsi le roi des français Louis-Philippe, le fils du régicide Duc d'Orléans, lui Louis-Philippe qui avait été membre du Club des Jacobins, lui qui avait combattu dans les armées de la Révolution, continuait en quelque sorte celle-ci. Son régime a d'ailleurs recyclé une bonne partie du personnel politique de la Révolution (du moins ceux qui avaient survécu à l'hécatombe).

## **UNE VIE CULTURELLE INTENSE - UNE CREATION CULTURELLE ASSEZ PAUVRE**

La vie artistique et littéraire fut riche pendant le Consulat et l'Empire : représentations théâtrales, concerts, architecture, mobilier,...

Par contre, sur le plan de la pure création artistique et littéraire, c'est nettement moins foisonnant, peu de noms ont survécu.

Ainsi, sur le plan littéraire, à part quelques massifs (mais quels massifs !) qui ont surplombé cette période, courte mais intense, de quelques 22 années (1793-1815) – dont Chateaubriand, de Staël, Constant et, comme nous le verrons, Napoléon lui-même -, ce fut un quasi-désert sur le plan de la création, en tout cas littéraire.



Sur le plan musical, quelques noms (Paisiello, Lesueur, Spontini, Méhul, Boieldieu) surnagent, quasiment aucun ne nous dit encore vraiment quelque chose aujourd'hui. Plutôt des curiosités relevant de la culture pour Trivial Pursuit.

Je serais cependant injuste en ne mentionnant pas André Grétry, le meilleur compositeur de son temps ; un Liégeois devenu français, qui avait commencé sa carrière sous la Révolution.

En peinture, David, Guérin, Gros, quelques autres.

La facilité serait de penser que Napoléon, par son régime autoritaire, a castré les créateurs et la création. La réalité est beaucoup plus complexe et même parfois surprenante, contre-intuitive, comme nous le verrons.

Les quelques auteurs qui écrivirent de grands livres avant la Révolution et survécurent à celle-ci se firent silencieux à tout jamais dès le début de la Révolution ou du moins ne produisirent plus rien de remarquable, alors qu'ils avaient adhéré à la Révolution et que celle-ci les avait servis. Beaumarchais (l'auteur du *Mariage de Figaro*), Bernardin de Saint-Pierre (l'auteur de *Paul et Virginie*), Choderlos de Laclos (l'auteur des *Liaisons dangereuses*), Restif de la Bretonne (l'auteur du *Piéton de Paris*). Pour Choderlos de Laclos, cela peut se comprendre car il avait été l'homme des basses œuvres du duc d'Orléans et que celui-ci, après avoir été ami de la Révolution, avait fini par être guillotiné lui aussi. Pour Choderlos de Laclos, la prudence la plus élémentaire s'imposait sans doute.

Certes, sous la Révolution la Terreur fit le vide, y compris sur le plan culturel. Selon l'expression consacrée, la Révolution a dévoré ses propres enfants, même les esprits les plus brillants. Mais l'explication est sans doute un peu courte.

Il ne peut être que constaté que Chateaubriand, de Staël et Constant, ainsi que Napoléon ont écrasé la concurrence et ont fait le vide autour d'eux.

Nous partirons des faits, nous procéderons à une sorte d'inventaire rapide de la vie artistique et littéraire (surtout littéraire) de l'époque et essaierons ensuite de comprendre, ensemble, quelles ont été les forces telluriques qui ont structuré cette époque fascinante. Sans vouloir préempter les conclusions, je peux déjà vous dire que Napoléon Bonaparte fut un grand esprit, un mathématicien, un juriste, un ami des arts et des lettres, plutôt dirigiste, adorant le théâtre et la musique et, selon Thiers, Sainte-Beuve et Thibaudet, un des premiers écrivains de son temps, si pas le premier. Ce qui est certain, c'est que, porté par un imaginaire puissant, il a puissamment alimenté l'imaginaire des créateurs (littérateurs, musiciens,..), que ce soit du temps du Consulat et de l'Empire, ou après sa seconde abdication, pendant certainement les cent années qui ont suivi. Cela a-t-il réellement cessé ?

J'évoquerai rapidement la musique, la peinture, la sculpture, mais surtout la littérature. Finalement, le Pangaré littéraire est un cercle avant tout littéraire...



J'essaierai d'être bref et d'aller à l'essentiel. Notre vrai plaisir sera de converser tous ensemble.

## UNE LECTURE HEGELIENNE DE LA PENSÉE NAPOLEONNIENNE

Cependant, avant de procéder à ce petit passage en revue, il est sans doute nécessaire de comprendre la structuration de l'esprit de Bonaparte. Sans cela, il est difficile de comprendre ses goûts et dégoûts culturels.

Pour comprendre l'esprit de Napoléon Bonaparte, il faut probablement passer par une grille de lecture hégélienne de celui-ci.

Hegel (1770-1831) avait une admiration folle pour Napoléon. Le 13 octobre 1806, le lendemain de la bataille d'Iéna, Hegel écrivait à un ami<sup>iv</sup> : *« J'ai vu l'Empereur - cette âme du monde – sortir de la ville pour aller en reconnaissance ; c'est effectivement une sensation merveilleuse de voir un pareil individu qui, concentré ici sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine »*.



L'originalité de la philosophie hégélienne est de nous livrer une interprétation non pas historique, mais philosophique de la politique napoléonienne.

Pour Hegel, l'histoire universelle est gouvernée par l'Absolu; ensuite, l'Absolu se réalise dialectiquement et progressivement dans les drames, les comédies et les tragédies de l'histoire ; enfin, les héros, les nations et les États constituent les instruments successifs de l'accomplissement de l'Absolu.

Napoléon accomplissait donc sans le savoir la philosophie hégélienne de l'histoire: instrument de l'Absolu sur le théâtre du monde, Napoléon devenait donc le héros de l'histoire moderne.

Hegel, c'est aussi la pensée en action. Dans la Phénoménologie de l'Esprit, Hegel avait développé cette idée<sup>v</sup> : *« L'être vrai de l'homme est bien plutôt son acte ; c'est en cet acte que l'individualité est effective...l'homme individuel est ce que cet acte est »*. Pour Hegel, un homme se définit par l'action, et non par la pensée.

Napoléon n'a probablement jamais lu un ligne de Hegel et était donc hégélien sans le savoir. Il n'avait pas beaucoup de sympathie pour les adeptes de la pensée pure, celle qui ne se concrétise pas en action. Ce manque de sympathie se transformait évidemment en antipathie quand cette pensée devenait politique et se faisait hostile.

Dans une certaine mesure, Napoléon pouvait admirer Chateaubriand et Mme de Staël tant qu'ils se contentaient d'écrire des romans. A partir du moment où ils ont commencé à développer une pensée politique, sans grand poids dans les réalités concrètes, et à se dresser en adversaires de Napoléon (de manière un peu surjouée comme nous le verrons par la suite), il n'y avait plus grand-chose à attendre



de la part de Napoléon. On peut même trouver que sa réaction fut en fin de compte modérée, tant à l'égard de Chateaubriand que de Mme de Staël.

Napoléon avait évidemment beaucoup plus de sympathie pour toutes les autres manifestations de la pensée, toutes les formes de la pensée en action : les mathématiques, les sciences, le droit, les arts picturaux, la sculpture, le mobilier, la musique,...

Entamons donc un tour d'horizon plus systématique.

## I. NAPOLEON BONAPARTE, LES SCIENCES ET LES MATHÉMATIQUES

Napoléon avait non seulement un goût marqué pour les mathématiques, mais était un brillant mathématicien lui-même.

A l'Ecole militaire de Brienne, il avait suivi une formation d'officier artiller. Pour toute personne qui a frotté à la chose militaire, il est évident que les mathématiques, plus particulièrement la géométrie, jouent un rôle essentiel dans la formation d'artiller.

On raconte que Napoléon aimait se plonger dans des problèmes de géométrie la veille de grandes batailles<sup>vi</sup> : « *Si je n'étais pas devenu général en chef... je me serais jeté dans l'étude des sciences exactes. J'aurais fait mon chemin dans la route des Galilée, des Newton. Et puisque j'ai réussi constamment dans mes grandes entreprises, eh bien, je me serais hautement distingué par des travaux scientifiques. J'aurais laissé le souvenir de belles découvertes. Aucune autre gloire n'aurait pu tenter mon ambition* ».

Le 25 décembre 1797, par l'intermédiaire de deux scientifiques dont il s'est assuré en Italie la compétence pratique et l'amitié - le mathématicien Gaspard Monge et le chimiste Claude Berthollet - , il est élu dans la deuxième section de la première classe (physiques et mathématiques) de l'Institut National, au siège laissé vacant par Lazare Carnot, exilé en Suisse. Il participera régulièrement aux séances, en toute discrétion, et ce même pendant le Consulat et l'Empire.

Ces contacts réguliers avec l'élite scientifique en France ont largement contribué à la préparation de l'expédition d'Egypte. Celle-ci, menée par Napoléon Bonaparte entre 1798 et 1801 a été marquée par des succès sur le plan scientifique, sans doute le seul réel succès de l'expédition. Celle-ci comprenait également une composante scientifique importante, connue sous le nom de Commission des Sciences et des Arts. Cette commission était dirigée par le mathématicien Gaspard Monge, qui avait été un des deux parrains de Bonaparte lors de l'élection à l'Institut National.

Vous admettez que peu de chefs d'Etat ont marqué un goût certain et un certain talent pour les mathématiques et les sciences.

Il doit être aussi souligné que les mathématiques et les sciences sont en pratique un des rares domaines de la pensée pour lesquels le Consulat et l'Empire furent une période foisonnante de création et de progrès.



## II. NAPOLEON BONAPARTE ET LA MUSIQUE

Napoléon continue la tradition musicale de la Révolution française.

Ainsi, dans une lettre adressée aux inspecteurs du Conservatoire de musique, il écrit que « *de tous les beaux-arts, la musique est celui a le plus d'influence sur les passions, celui que le législateur doit le plus encourager. Un morceau de musique morale, et fait de main de maître, touche inmanquablement le sentiment et a beaucoup plus d'influence qu'un bon ouvrage de morale, qui convainc la raison sans influer sur nos habitudes* ».

Contrairement aux idées reçues (dues probablement au fait qu'il n'avait pas une voix juste), Napoléon Bonaparte adorait la musique. Il se rendait régulièrement au concert.

Ses goûts allaient vers la musique italienne. Il avait une prédilection particulière pour **Paisiello**, un compositeur d'opéras fort connu à l'époque, qu'il fit venir de Naples en 1802, pour le nommer en tant que maître de chapelle des Tuileries. Paisiello était un compositeur d'opéras fort connu à l'époque, probablement le compositeur préféré de Bonaparte. En 1797, Bonaparte assista à la représentation d'une marche funèbre. Le directeur du conservatoire crut bon d'ajouter une composition de Cherubini, que Bonaparte détestait



cordialement. A l'issue du concert, Bonaparte fit l'éloge de Paisiello devant Cherubini et s'adressant à ce dernier<sup>vii</sup>: « *J'aime beaucoup la musique de Paisiello. Elle est douce et tranquille. Vous avez beaucoup de talent mais vos accompagnements sont trop forts ; votre musique fait trop de bruit.* ». J'aime beaucoup la musique et j'avoue que j'ai découvert la musique de Paisiello à l'occasion de la préparation de ma causerie de ce soir, dans des enregistrements de Cecilia Bartoli, elle qui a tant contribué à la redécouverte de compositeurs italiens du 18<sup>ème</sup> siècle. Cette musique est fort belle.

C'est d'ailleurs en se rendant, la veille de Noël 1800, alors qu'il était Premier Consul, à la première représentation de l'oratorio « La Création » de Joseph Haydn, au Théâtre de la République et des Arts (qui était l'opéra parisien de l'époque), que Bonaparte fut l'objet d'un attentat à la bombe fomenté par des rebelles royalistes (dont le fameux général chouan Cadoudal). C'est l'attentat dit de la Rue Saint-Nicaise. Bonaparte en réchappa de peu et assista, « calme et impassible » selon les termes du Général Rapp, à la représentation de l'oratorio de la Création. On n'en dénombra pas moins de nombreuses victimes.



Le grand compositeur de cette époque est sans conteste **André Grétry**, un Liégeois devenu Français par la suite. Il est bien connu dans nos contrées pour des raisons évidentes, même si peu de personnes peuvent prétendre avoir entendu une note de lui un jour. Grétry a commencé sa carrière sous la Révolution, mais l'a poursuivie avec succès sous le Consulat et l'Empire. Il avait la faveur de Napoléon.





Les autres musiciens connus, si l'on peut dire, de l'ère napoléonienne sont Etienne Nicolas Méhul, François-Adrien Boieldieu, Jean-François Lesueur, Spontini.

**Méhul**, un des fondateurs du Conservatoire de Musique de Paris, fut le plus grand compositeur d'opéras de l'époque. Durant la Révolution, Méhul a composé de nombreux chants patriotiques et des pièces de propagande. Le plus célèbre étant le Chant du départ (1794) sur un poème de André Chénier, qui est comme une seconde Marseillaise.

Quant à **Jean-François Lesueur**, un musicien de talent et renommé à l'époque, il est intéressant de noter que Napoléon a été le chercher alors qu'il vivait dans une misère noire pour le nommer au plus haut poste de la vie musicale officielle, à savoir maître de chapelle de la Cour. Un an après la mort de Napoléon, en 1822, Hector Berlioz fut admis parmi les élèves de Lesueur. Il l'évoque dans ses Mémoires : *« Je suis loin de manquer de reconnaissance pour cet excellent et digne homme, qui entoura mes premiers pas dans la carrière de tant de bienveillance et m'a jusqu'à la fin de sa vie témoigné une véritable affection. Mais combien de temps j'ai perdu à étudier ses théories antédiluviennes, à les mettre en pratique et à les désapprendre ensuite, en recommençant de fond en comble mon éducation ! Aussi m'arrive-t-il maintenant de détourner involontairement les yeux, quand j'aperçois une de ses partitions. J'obéis alors à un sentiment comparable à celui que nous éprouvons en voyant le portrait d'un ami qui n'est plus. J'ai tant admiré ces petits oratorios qui formaient le répertoire de Lesueur à la Chapelle royale, et cette admiration, j'ai eu tant de regrets de la voir s'affaiblir »*.



En préparant mon petit exposé, je me suis piqué d'écouter des extraits de la musique des divers compositeurs de l'ère napoléonienne. Ce fut en fait une agréable surprise. En fait, plus joli que beau, souvent délicat. Douce et tranquille, comme la musique de Paisiello qu'aimait tant Napoléon. En même temps, je dois reconnaître que, de manière assez injuste, les différentes histoires de la musique font une impasse quasi complète sur cette époque.

### III. NAPOLEON BONAPARTE, L'ARCHITECTURE, LA PEINTURE, LA SCULPTURE, LE MOBILIER

Je voudrais tant pouvoir m'attarder sur ces sujets essentiels, qui méritent plusieurs conférences à eux seuls. Tout ce que je pourrai dire sera donc nécessairement réducteur et frustrant.

Dans tous ces arts, c'est réellement la pensée napoléonienne en action.

René Huyghe, cet immense historien de l'art, décrit ainsi la vision que Napoléon a de l'art<sup>viii</sup> : *« Romantique, il le fut pour une raison plus intime : son tempérament ardent, impatient, avide, contredit de tout son instinct la loi classique, que sa pensée directrice respecte et utilise comme un cadre solide et durable de son pouvoir. Mais sa nature même le précipite, hors de toute stabilité, dans une aventure perpétuellement recommencée. Contradictoirement, il rêve de durée, de bâtir pour les siècles, par projets réfléchis, mais il brûle, il consume par un élan dévorateur. Par logique, il se voit classique, par instinct, il se voit romantique. D'une part, il construit, dans la solidité et l'équilibre rationnels ; d'autre part, il dévaste comme un incendie, il se dévore lui-même »*.



En matière artistique, Napoléon est donc tourné tant vers le passé que résolument vers le futur. Tout l'art de cette époque est marqué de la dualité classique-romantique de Napoléon, de la dualité du passage d'une ère à une autre. Avec son énergie quasi surnaturelle et sa volonté de toute puissance, Napoléon a marqué de son empreinte la création artistique de cet temps.

Pour ce faire, Napoléon s'est entouré de conseillers remarquables, au premier rang desquels se trouve Dominique-Vivant Denon, le fondateur du Louvre. Napoléon se reposait sur son jugement artistique supérieur. Un homme ne se juge-t-il pas souvent à la qualité de son entourage ?

Cette époque fut évidemment marquée, entre autres, par David et Canova. J'ai un faible particulier pour la sculpture de Canova, idéalisante et d'une pureté toute néo-classique. Dans ses représentations idéalistes de Napoléon, Canova semble anticiper la mythologie de Napoléon qui ne cessera de prendre de l'ampleur après sa chute.

#### **IV. NAPOLEON BONAPARTE ET LE THEATRE**

Napoléon était fou de théâtre, probablement plus que de littérature pure. Probablement, peut-être parce que le théâtre peut être considéré comme de la littérature en action, ce qui correspondait à la tournure de son esprit. La pensée tournée vers l'action.

Il aimait les comédies, y riait de bon cœur, mais il avait un faible pour la tragédie classique. Plus particulièrement pour Corneille, qu'il mettait au-dessus de tout (Cinna, le Cid, La mort de Pompée). A Sainte-Hélène, il dira de Corneille à Las Cases: « *S'il vivait, je l'aurais fait prince* ».

Mais il aimait aussi Racine. Il a ainsi vu plus de dix fois Iphigénie. Il considérait qu'Iphigénie « *qui fait respirer l'air poétique de la Grèce, ... est le chef-d'œuvre de la scène* ».

Dans ses entretiens avec Goethe à Erfurt en 1808, Napoléon a dit à Goethe que « *Une bonne tragédie doit être regardée comme l'école la plus digne des hommes supérieurs. Sous un certain point de vue, elle est au-dessus de l'histoire. Avec la meilleure histoire, on ne produit que peu d'effet. L'homme seul n'est ému que faiblement ; les hommes rassemblés reçoivent des impressions plus fortes et plus durables* ».

Le goût de Napoléon pour le théâtre a été partagé par ses contemporains. Stendhal en témoigne dans son Journal.

Napoléon avait de l'admiration et de l'amitié pour Talma, un des plus grands acteurs de tous les temps. Napoléon l'invitait parfois à sa table lors d'un déjeuner ou d'un dîner, mais sans l'inviter à partager son repas.



Napoléon fit construire un petit théâtre (200 places) dans le domaine de la Malmaison. A la Malmaison, on y joua surtout des comédies. Au château de la Malmaison, la résidence privée de Napoléon et Joséphine, se donnaient de nombreuses représentations privées, souvent jouées par des amateurs. Parmi les talentueux :



Hortense de Beauharnais, la fille de Joséphine, qui avait appris à jouer la comédie dans la pension de Mme Campan ; son frère, Eugène de Beauharnais ; mais aussi Bourrienne, le camarade de Bonaparte du temps de l'Ecole de Guerre à Brienne. Et qui avait la réputation d'être un excellent acteur ; mais aussi Savary, Junot, la femme de Ney. Parmi les moins doués : Caroline Murat, Louis Bonaparte, la future Duchesse d'Abrantès. Napoléon était en quelque sorte le mécène et l'impresario de la troupe. Il s'occupait du répertoire, des costumes... Il suivait avec bienveillance les uns et les autres. Après la représentation, il organisait un dîner de plus ou moins quarante personnes, suivi d'une soirée rassemblant cent-cinquante personnes.

Tout cela, à savoir des représentations d'acteurs amateurs, dura jusqu'en 1802 jusqu'à l'installation de Bonaparte à Saint-Cloud. Là, il fit construire une salle de spectacle. A la fin des travaux en 1803, c'est



la troupe, professionnelle, de la Comédie-Française, qui assura le service officiel. Le théâtre fut inauguré avec *Esther* de Racine, jouée entre autres par Talma. A Saint-Cloud, on joua de tout : des comédies, des tragédies, des opéras, des opéras-comiques, parfois des ballets ou des vaudevilles. Charles de Rémusat, en tant que préfet du Palais de Saint-Cloud, était chargé d'organiser les

spectacles de la Cour consulaire. Après la proclamation de l'Empire, devenu Premier Chambellan, Charles de Rémusat conservera ses fonctions qui lui vaudront le titre de Surintendant des spectacles, tant pour Saint-Cloud que pour les théâtres subventionnés de Paris où était toujours réservée une loge impériale. Il s'y rendait souvent.

En tout cas, tout ceci indique le goût profond qu'avait Napoléon Bonaparte pour le théâtre, loin de l'image de rustre mal poli qu'une certaine histoire tend à lui attacher.

Au-delà de cela, Bonaparte avait des vues claires sur ce que devrait être le théâtre et le jeu des acteurs, qui était boursoufflé et emphatique à l'époque. Ainsi, à titre exemplatif, il est intéressant de lire ce qu'il déclara à **Talma** à la suite d'une représentation de *Britannicus* de Racine, suivie d'une petite comédie en un acte de Pigault-Lebrun le 3 juillet 1806, « *Votre jeu muet dans Néron ne me satisfait pas ; j'y voudrais reconnaître davantage le combat d'une mauvaise nature avec une bonne éducation. Je désirerais aussi que vous fissiez moins de gestes ; ces natures-là ne se répandent pas au-dehors, elles sont plus concentrées* ». En d'autres mots, il lance à Talma un appel à plus de sobriété et à un jeu d'acteur mieux senti. Par la suite, Bonaparte manifesta auprès de Talma son désir de voir « *sur le théâtre de la Cour à Saint-Cloud, une de ces pièces grecques dans son intégrité, en choisissant la meilleure traduction et se rapprochant du reste le plus possible de l'original dans les manières, le costume, les formes, la décoration* ». Talma ne l'a pas suivi sur ce point et Napoléon l'a fortement regretté. Il est en tout cas remarquable de noter l'approche baroque avant l'heure du théâtre par Napoléon. Par approche baroqueuse, j'entends le souci



d'authenticité et de retour aux sources en jouant une pièce de théâtre dans la même forme et le même esprit que lors de sa création (dans le cas de la tragédie grecque, au V<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ). Vous aurez remarqué que jusqu'ici, en ce qui concerne le théâtre, je ne vous ai parlé que du goût extrême de Napoléon pour le théâtre, ainsi que pour les acteurs et les représentations théâtrales à l'époque. Mais je ne vous ai encore strictement rien dit sur la création de pièces de théâtre sous le Consulat et sous l'Empire. C'est pour la bonne et simple raison que la production théâtrale de l'époque est insignifiante. Vous pouvez tirer exactement le même constat pour la période révolutionnaire, du moins à partir de la Terreur. Donc, pendant une période de 22 ans (1792-1815), il n'y eut quasiment aucune création théâtrale. Procédons à un inventaire. Il sera rapide.

Juste avant la Terreur, en 1792, "La Mère coupable" de Beaumarchais, suite du "Mariage de Figaro".

Marie-Joseph Chénier : Fénelon (1793), Timoléon (1794)

C'est tout.

## V. NAPOLEON BONAPARTE ET LA LITTÉRATURE

Venons-en maintenant au plat de résistance de cette petite causerie : la vie littéraire (autre que théâtrale) sous le Consulat et l'Empire.

Cette époque est, sur le plan littéraire, surplombée par ce qu'Albert Thibaudet a appelé, dans son *Histoire de la littérature de Chateaubriand à Valéry*, la génération des vingt ans en 1789 : Chateaubriand, Germaine de Staël et Napoléon lui-même. Mme de Staël est née en 1766, Napoléon en 1769.

Chateaubriand, quant à lui, est né en 1768, mais s'est toujours avec persistance rajeuni d'une année pour être de la génération de Napoléon. Ceci indique bien dès à présent que Chateaubriand a toujours voulu nourrir sa gloire de celle de Napoléon, en dépit de l'hostilité surjouée qu'il manifestait à celui-ci.

Trois noms : Napoléon Bonaparte, un Français mais né Corse (alors que la souveraineté sur celle-ci avait été remise en dépôt à la France dans le cadre du Traité de Versailles en 1768); Germaine de Staël, une Suisse, fille de Jacques Necker ; François-René de Chateaubriand, un pur Breton à une époque où la Bretagne n'était pas vraiment la France.... Je sais par avance que, ce soir, je vais être très frustré de ne pouvoir qu'effleurer ce sujet qui m'est si cher, et c'est un euphémisme. Tous trois méritent tellement plus que ces quelques phrases, et je ne parle même pas de Benjamin Constant avec lequel on ne peut que ressentir des affinités électives lorsque l'on est lucide, désabusé, sensible et « *préoccupé du bonheur comme un homme qui n'en espère pas pour lui-même* », que l'on est « *presque affligé de ce bonheur qu'il donnait sans qu'on pût le lui rendre* » selon les formules de Germaine de Staël, avec laquelle Constant forma un couple tourmenté et iconique. Je ne résiste pas au désir de citer la suite du portrait pénétrant que fit Germaine de Staël de Benjamin Constant <sup>ix</sup>: « *Il avait cependant un caractère mobile, sensible et passionné ; il réunissait tout ce qui peut entraîner les autres et soi-même ; mais le malheur et le repentir l'avaient rendu timide envers la destinée ; il croyait la désarmer en n'exigeant rien d'elle* ».



A propos de Bonaparte et de sa corsitude, il doit être rappelé ce qui suit. Alors que la Corse appartenait encore à la République de Gênes, Louis XV vient au secours de celle-ci, contre les Corses révoltés. Un traité, celui de Versailles, est signé entre la France et la République de Gênes le 15 mai 1768. Pour s'acquitter de ses dettes, Gênes cède la Corse à la France, mais se réserve le droit de l'en demander, dans un délai de dix ans, la rétrocession sitôt qu'elle se sera acquittée des dépenses engagées par la France. Gênes rembourse sa dette jusqu'au dernier carat. Lors de la Révolution française, le Gouvernement génois se déclare prêt à rembourser sa dette et réclame la restitution de la Corse. En décembre 1793 la République française promulgua un décret stipulant que «*tous les traités existants entre la France et Gênes seront fidèlement exécutés*». La rétrocession n'eut cependant jamais lieu. La France doit donc la gloire que lui a apportée Napoléon au manquement à la parole donnée par le Gouvernement révolutionnaire français. Le paradoxe est piquant.

En tout état de cause, Napoléon, Chateaubriand et de Staël vont faire le vide autour d'eux dans les premières années du 19<sup>ème</sup> siècle. Le caractère-charnière de cette époque a probablement été accentué par le fait que la Révolution avait entraîné la disparition d'un certain climat littéraire. La Révolution avait détruit ce que Albert Thibaudet et Marc Fumaroli ont appelé la République des Lettres. Qu'était-ce donc la République des Lettres ? La République des Lettres désignait depuis la Renaissance un espace immatériel qui transcende les entités territoriales et réunit les lettrés européens, comme s'ils étaient membres d'une même république invisible, à travers la création littéraire, les échanges épistolaires et des rencontres autour de valeurs partagées, rendues possibles grâce à une langue européenne commune, dans un premier temps le latin, le français par la suite. Nous oublions parfois que le français fut, au 18<sup>ème</sup> siècle, la langue commune de toute l'intelligentsia et l'aristocratie européennes. A ce propos, je vous incite à lire l'excellent livre de Marc Fumaroli, «*Quand l'Europe parlait français*».

La Révolution met fin à tout cela. Un monde nouveau doit se bâtir, sur une terre quasi vierge. «*Les Français ont fait en 1789*», écrit Tocqueville, «*le plus grand effort auquel se soit jamais livré aucun peuple, afin de couper pour ainsi dire en deux leur destinée, et de séparer par un abîme ce qu'ils avaient été jusque-là de ce qu'ils voulaient être désormais. Dans ce but, ils ont pris toutes sortes de précautions pour ne rien emporter du passé dans leur condition nouvelle ; ils se sont imposé toutes sortes de contraintes pour se façonner autrement que leurs pères ; ils n'ont rien oublié enfin pour se rendre méconnaissables.* »<sup>x</sup>».

Bonaparte était parfaitement conscient de la nécessité de remettre de l'ordre dans les têtes et de créer un nouveau terreau intellectuel, ce qui passait nécessairement par l'éducation. Dans ses conversations avec son confident le comte de Narbonne, Napoléon a tenu des propos passionnants et profonds que je vous lirais bien in extenso si j'en avais le temps, tant ils sont révélateurs de la profondeur d'esprit de Napoléon. A Narbonne, il dit entre autres<sup>xi</sup>: «*Aussi j'ai deux ambitions : élever la France au plus haut degré de la puissance guerrière et de la conquête affermie, puis y développer, y exciter tous les travaux de la pensée sur une échelle qu'on n'a pas vue depuis Louis XIV. C'était le but de mes Prix Décennaux qu'on m'a gâtés par de petites intrigues d'idéologues et des couronnements ridicules, comme celui du catéchisme de Saint-Lambert ; mais, soyez-en sûr, le fond de la pensée était grand. Ce pays-ci ne peut pas plus se passer de raisonnement et d'esprit qu'il ne peut*



*se passer d'air. Je le distrais par des batailles gagnées ; mais il faut aboutir ; il faut pourvoir à l'entretien moral d'un grand peuple savant, industriel, frondeur, quoique soumis. Il faut pour la classe aisée et pour les esprits bien nés de toute classe cent lycées dans l'Empire, des groupes d'écoles supérieures dans toutes les grandes villes, des académies universitaires au siège de chaque cour impériale. Juges quelle sera l'émulation d'une jeunesse d'élite prélevée sur quarante millions d'âmes ! Quelle prime offerte au talent, et quelles chances multipliées de le faire naître ! Le mouvement qui, au XVIIIème siècle, partait de la société et ensevelissait le pouvoir, je veux qu'il parte du trône et que partout il réveille et dirige ».*

Les bases d'un système éducatif moderne, c'est Napoléon qui les a posées. Bien évidemment, l'éducation ne remplacer jamais le génie, mais crée certainement les conditions de son épanouissement.

Revenons à notre trio de la génération des 20 ans de 1789 : Bonaparte, Chateaubriand, de Staël.

## **NAPOLEON ECRIVAIN**

Les plus grands critiques littéraires – Sainte-Beuve et Albert Thibaudet – ont considéré que Napoléon fut l'un des premiers écrivains de son temps, si pas le premier. Ses mémoires, les mémoriaux (c'est-à-dire ce qu'il a dicté à ses confidents, Las Cases, Gourgaud, Montholon, le docteur O'Meara) à Sainte-Hélène, ses proclamations militaires,...

Je crois intéressant de vous lire ce qu'Albert Thibaudet a écrit à ce propos dans son *Histoire de la littérature française de Chateaubriand à Valéry* <sup>xiii</sup>: « Thiers a dit – et Sainte-Beuve l'approuve – que Napoléon fut le premier écrivain de son temps, et l'on a soutenu ce paradoxe que sa vraie vocation était celle d'un homme de lettres. Il ne faut pas exagérer, mais certainement, et des points de vue les plus divers, sa personnalité domine la littérature de son temps. L'image de Victor Hugo, dans les Orientales, Napoléon, à l'horizon du siècle comme le Vésuve à l'horizon de Naples, est aussi vraie pour le siècle littéraire que pour le siècle politique. (...) Comme Louis XIV, il a créé un climat, avec plus de volonté et moins de bonheur, le climat d'une littérature surveillée et contrôlée. Mais il faut pas rendre ce régime responsable de la médiocrité des lettres sous Napoléon. Il n'a tué que ceux qui ne pouvaient pas vivre ! Si l'Empire n'est qu'une période de transition littéraire, ce n'est que pour des raisons littéraires. En quoi les mauvais rapports de Chateaubriand et de madame de Staël avec le maître ont-ils nui à leur œuvre ? Bien plutôt il semble que l'un et l'autre aient trouvé là un tonique, Chateaubriand l'occasion de son « Bonaparte et moi ». (...) Avec cela le Mémorial de Sainte-Hélène, ou plutôt les trois ouvrages de Las Cases, Montholon et Gourgaud, sont un des livres du siècle qui ont le plus agi sur les imaginations. D'abord comme récit. Et ensuite et surtout par tant de propos marqués de la griffe du lion. Bien des pages sont d'une beauté inépuisable. Telle interpellation à Chateaubriand, venue de Sainte-Hélène, vaut les plus belles pages des Mémoires d'Outre-tombe. (...) Si la fortune politique de Bonaparte ne s'était pas fait jour, s'il avait couru une carrière d'homme de lettres, il est invraisemblable que de cette carrière ait pu sortir une œuvre littéraire égale à celle que nous a valu sa fortune césarienne ».





En 1808, Napoléon écrit à Murat: « *Votre ordre du jour aux soldats sur l'affaire de Barjos est misérable... le Français a trop d'esprit pour ne pas se moquer de pareilles proclamations, vous n'avez point appris cela à mon école* ».

Et pourtant les débuts littéraires de Bonaparte n'avaient pas été bien prometteurs.

Bonaparte avait été éduqué à l'académie militaire de Brienne, dans le nord de la France, où il apprit le français et excella en mathématiques. Bonaparte y passa une grande partie de son temps seul (du fait de son accent, de son nom corse difficile à prononcer et de comportement de nationaliste corse convaincu). Il développa rapidement une nature pensive et sombre. Les livres lui tinrent lieu d'amis. Il adorait la poésie et l'histoire, mais il s'intéressait également aux philosophes des Lumières. Il se prit d'affection pour Jean-Jacques Rousseau (dont les idées deviendraient celles de la Révolution et un peu les siennes). Madame de Rémusat se démarque en écrivant étonnamment, dans ses excellents Mémoires, à propos de Napoléon, lors de l'Empire, que « *au fond, [Napoléon] est ignorant, n'ayant que très peu lu, et toujours avec précipitation. Mais il s'est emparé vivement du peu qu'il a appris, et son imagination le développe d'une manière qui a pu en imposer souvent.* <sup>xiii</sup> »

En 1786, l'année suivant l'obtention de son diplôme de lieutenant, Bonaparte, âgé de seize ans, se lança dans une sorte de carrière littéraire. Du fait de ses origines, il était improbable qu'il puisse faire une carrière militaire prestigieuse. Pour compenser, Bonaparte chercha plutôt la gloire littéraire. Au cours des dix années suivantes, il écrivit plus de soixante essais, romans et lettres. Il passa des mois à écrire une histoire complète de la Corse, tout en rédigeant une nouvelle intitulée *La Nouvelle Corse*.

Tout cela ne mena pas très loin.

Ses mémoires qu'il a dictés à Sainte-Hélène pendant les dernières années de sa vie (*La Campagne d'Italie, La Campagne d'Egypte, L'île d'Elbe et Les Cent-Jours*) sont d'un tout autre calibre et le placent au premier rang de la littérature, tel un César, un Churchill ou un de Gaulle. Il faut bien distinguer les Mémoires et les Mémoires.

Les Mémoires, c'est ce que Napoléon a écrit lui-même. Les Mémoires, ce sont les récits faits par ceux qui l'ont accompagné un temps à Sainte-Hélène (Las Cases, Gourgaud, Montholon, Bertrand, Marchand, le docteur O'Meara). Ces mémoires sont un mélange de propos dictés par Napoléon et de considérations personnelles. Parfois les propos de Napoléon y sont apocryphes et y ont été ajoutés par le scribe. Dans cet exercice de mémorialiste, Las Cases est de très loin le meilleur. Son Mémoire de Sainte-Hélène fut un réel best-seller et l'évangile bonapartiste de plusieurs générations jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, et au-delà.



Aux mémoires de Napoléon, il faut ajouter sa correspondance sa littérature militaire (tous ses bulletins aux Armées, qui ne sont certainement pas à négliger).

Pour tous les critiques, il est évident que Napoléon, s'il avait adopté une autre voie, eût été un des tout premiers écrivains de son siècle.



## NAPOLÉON DANS SES RAPPORTS AVEC CHATEAUBRIAND

Chateaubriand n'a pas toujours été un adversaire de Napoléon. Ces deux hommes ne se sont rencontrés qu'une seule et unique fois, le 22 avril 1802.

C'était une semaine après la publication du *Génie du Christianisme* le 14 avril 1802. Ce livre fut un immense succès. Chateaubriand y faisait l'apologie de la religion chrétienne. Bonaparte avait déjà lu le livre et l'avait aimé, car il venait à l'appui du Concordat du 3 avril 1802. Bonaparte



n'était pas croyant, mais il était convaincu que la religion était un instrument puissant pour tenir le peuple. Lucien Bonaparte invita donc Chateaubriand dans les salons de l'hôtel de Brienne afin qu'il y rencontre son frère Napoléon. Chateaubriand ne put ouvrir la bouche et Napoléon Bonaparte fut ravi de cette entrevue.

Chateaubriand intrigua ensuite pour obtenir une belle ambassade. Napoléon respectait Chateaubriand, mais se méfiait de lui en tant qu'homme à idées. Il souhaitait qu'il se cantonne à sa littérature. En lieu et place d'un ambassade, Napoléon envoya, le 4 mai 1803, Chateaubriand à Rome, en tant que secrétaire particulier du Cardinal Fesch, oncle de Napoléon et ambassadeur à la Cour de Rome. Ce fut l'humiliation. Chateaubriand accepta sa nomination, car cela lui permettait de rejoindre sa maîtresse Delphine de Custine à Rome, délaissant son autre maîtresse Pauline de Beaumont éplorée en France. Les relations entre le Cardinal Fesch et Chateaubriand furent détestables.

A la suite de cette blessure d'orgueil, Chateaubriand se drapa dans le rôle, quelque peu surjoué, de premier opposant à Napoléon (en concurrence avec Germaine de Staël). Il ne parvint jamais vraiment à quitter cette posture, si ce n'est dans une certaine mesure après la mort de Napoléon.

Napoléon fut probablement la grande chance de Chateaubriand, celle qui lui permit de s'ériger à lui-même un piédestal et de se hisser au rang des toutes premières figures de son siècle. Chateaubriand, qui n'était pas en manque d'énergie, a su aussi capter une partie de l'énergie monstrueuse de Napoléon et nourrir sa propre gloire de la gloire de Napoléon.

La suite ne fut qu'une prise de distance mutuelle, teintée de respect. Chateaubriand ne fut jamais vraiment sanctionné par Napoléon. Il fut simplement tenu à l'écart des hautes charges publiques tant que Napoléon fut au pouvoir.

La *Vie de Napoléon*, quelques 350 pages au cœur même des *Mémoires d'Outre-Tombe*, publiés en 1849-1850, est flamboyante et contient des pages de toute beauté, où la fascination qu'exerce Napoléon sur Chateaubriand transparaît quasiment à chaque ligne, malgré le portrait à charge sensé y figurer.

A Sainte-Hélène, Napoléon avait déclaré à Montholon<sup>xiv</sup>: « Si en 1814 et en 1815 la confiance royale n'avait point été placée dans des hommes dont l'âme était détremée par des circonstances trop fortes, ou qui, renégats à leur patrie, ne voient de salut et de gloire pour le trône de leur maître que dans le joug de la sainte-





*alliance ; si le duc de Richelieu, dont l'ambition fut de délivrer son pays des baïonnettes étrangères ; si Chateaubriand, qui venait de rendre à Gand d'éminents services, avaient eu la direction des affaires, la France serait sortie puissante et redoutée de ces deux grandes crises nationales. Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré : ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du prophète. Il n'y a que lui au monde qui ait pu dire impunément, à la tribune des pairs, que la redingote grise et le chapeau de Napoléon, placés au bout d'un bâton sur la côte de Brest, feraient courir l'Europe aux armes. Si jamais il arrive au timon des affaires, il est possible que Chateaubriand s'égaré : tant d'autres y ont trouvé leur perte ! mais ce qui est certain, c'est que tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie, et qu'il eût repoussé avec indignation ces actes infamants de l'administration d'alors. »*

Dans sa grande vanité, Chateaubriand commente ainsi ces paroles dans ses *Mélanges politiques* en 1828 <sup>xv</sup>: « Pourquoi ne conviendrais-je pas que ce jugement flatte de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ? Bien de petits hommes, à qui j'ai rendu de grands services, ne m'ont pas jugé si favorablement que le géant dont j'avais osé détester le crime et attaquer la puissance »

## NAPOLÉON DANS SES RAPPORTS AVEC GERMAINE DE STAEL

Ce sujet mériterait à lui tout seul une conférence, comme c'est le cas pour les relations entre Chateaubriand et Napoléon, ou celui des relations entre Napoléon et Benjamin Constant.

Germaine de Staël (1766-1817) est un personnage considérable du premier tiers du XIX<sup>ème</sup> siècle. Elle était Suisse et la fille de Jacques Necker, un financier genevois qui fut le ministre des finances de Louis XVI, alors qu'il était Suisse. Après avoir sollicité les faveurs de Napoléon et après s'être fait repousser, plus ou moins pour les mêmes raisons que pour Chateaubriand, Germaine de Staël, qui avait un esprit scintillant et vibrionnant, s'est



rapidement drapée dans le rôle de première opposante à Napoléon, en compétition avec Chateaubriand. Elle s'est rendue insupportable à Napoléon. Sans vouloir minimiser l'opprobre social qui s'attachait à un ordre d'exil, il doit être constaté que Napoléon se contenta d'exiler Germaine de Staël, d'abord à quarante lieues de Paris (soit 155,9 kilomètres). Elle s'installa ensuite à Coppet, en Suisse, où son château devint un phare intellectuel de l'Europe tout entière.

Dans ses mémoires, la Comtesse de Boigne, qui était une amie de Germaine de Staël, a écrit que <sup>xvi</sup>: « Il est impossible de l'avoir rencontrée et d'oublier le charme de sa société. Elle était à mon sens bien plus remarquable dans ses discours que dans ses écrits. On se tromperait fort si on croyait qu'ils eussent rien de pédantesque ou d'apprêté. Elle parlait chiffon avec autant d'intérêt que constitution et si, comme on le dit, elle avait fait un art de la conversation, elle en avait atteint la perfection, car le naturel semblait seul y dominer ».

Pour le thème du jour, Germaine de Staël est particulièrement intéressante car elle a tenté d'expliquer la relative pauvreté de la vie littéraire sous Napoléon, que ce soit sous le Consulat ou sous l'Empire. Elle attribue très clairement à la censure la déchéance de la littérature sous Napoléon. Ainsi, dans son ouvrage *Considérations sur la Révolution française*, elle écrit <sup>xvii</sup> : « (...) dès qu'il n'y a pas de liberté de la



*presse et que la censure de la police ne s'en tient pas à réprimer, mais dicte à tout un peuple les opinions qu'il doit avoir sur la politique, sur la religion, sur les mœurs, sur les livres, et sur les individus, dans quel état doit tomber une nation qui n'a d'autre nourriture pour ses pensées, que celle que permet ou prépare l'autorité despotique ? Il ne faut donc pas s'étonner si en France la littérature et la critique littéraire sont déchues à un tel point ».*

Dans le même texte, Germaine de Staël approfondit encore un peu plus la question <sup>xviii</sup>: « *Ce n'est pas certainement qu'il y ait nulle part plus d'esprit et plus d'aptitude à tout que chez les Français. On peut voir quels progrès étonnants ils ne cessent de faire dans les sciences et dans l'érudition, parce que ces deux carrières ne touchent en aucune façon à la politique ; tandis que la littérature ne peut rien produire de grand maintenant sans la liberté* ».

Pour Germaine de Staël, la bonne littérature, la grande littérature ne peut être que politique, ce qu'elle habille sous le beau mot de liberté. Tout ceci se discute. Qu'en est-il de la littérature pure ? Nous devons toutefois recontextualiser. Le roman ne deviendra le genre littéraire dominant qu'à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle, plus particulièrement lors de la Restauration, Cette domination, le roman l'a sans doute perdue de nos jours.

Germaine de Staël considérait que (je la cite, toujours dans les *Considérations sur la Révolution*) <sup>xix</sup> « *la tâche imposée aux écrivains sous Napoléon était singulièrement difficile. Il fallait qu'ils combattissent avec acharnement les principes libéraux de la révolution, mais qu'ils en respectassent tous les intérêts, de façon que la liberté fut anéantie, mais que les titres, les biens et les emplois des révolutionnaires fussent consacrés* ».

Les considérations de Germaine de Staël sont certainement recevables pour expliquer la déchéance de la littérature politique ou d'idées sous Napoléon, quoique l'on puisse se demander ce qu'aurait été postérité de Germaine de Staël et Chateaubriand si Napoléon n'avait pas existé. Leur gloire posthume, qui est immense, serait-elle la même aujourd'hui ? Poser la question, c'est probablement y répondre.

Par contre, les explications de Germaine de Staël ne permettent pas de comprendre la pauvreté de la littérature pure sous Napoléon, si ce n'est les quelques romans de Chateaubriand (*René, Le dernier Abencérage, les Natchez, ...*).

## **UN DOUBLE ANNIVERSAIRE NAPOLEONIEN**

Arrêtons-nous un instant.

Aujourd'hui 15 décembre 2023, du fait d'un hasard quelque peu troublant, nous vivons un double anniversaire napoléonien.

Le 15 décembre 1840 et le 15 décembre 1940, tout juste 100 ans plus tard.

Comme nous le verrons, ces deux anniversaires sont intimement liés à un des thèmes du jour : Napoléon et imaginaire, Napoléon dans l'imaginaire collectif.



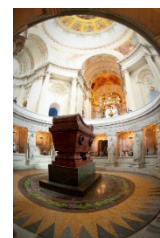
15 décembre 1840, cérémonie du retour des cendres (en fait les restes corporels) de Napoléon 1<sup>er</sup>, aux Invalides.

15 décembre 1940, cérémonie du retour des cendres de Napoléon II, le fils de Napoléon 1<sup>er</sup>, l'Aiglon.

La première cérémonie est intervenue à l'initiative du roi Louis-Philippe, qui avait confié à l'un de ses fils, le Prince de Joinville, la mission de se rendre à Sainte-Hélène, à bord du navire La Belle Poule, et de rapatrier les restes mortels de Napoléon. Un voyage de six mois. Louis-Philippe se rendait bien compte que le souvenir de Napoléon était encore vivace au sein du peuple et qu'il serait utile de s'appuyer sur cette ferveur napoléonienne populaire pour raffermir son pouvoir.

Victor Hugo, qui avait la fibre napoléonienne, a décrit de manière détaillée la cérémonie du 15 décembre 1840 dans « *Choses vues* ». Il y souligne d'ailleurs le divorce entre le sentiment populaire et celui du gouvernement de l'époque. Il relève ainsi que le Prince de Joinville, qui avait été en charge du retour du corps de Napoléon, aurait déclaré à propos de cette journée du 15 décembre 1840<sup>xx</sup> : « *Dans cette affaire, tout ce qui vient du peuple est grand, tout ce qui vient du gouvernement est petit* ».

Et pourtant la cérémonie avait été commanditée par le président du Conseil, Adolphe Thiers, ardent napoléonien. Comme l'écrit Victor Hugo dans « *Choses vues* »<sup>xxi</sup>, « *Toute cette cérémonie a eu un singulier caractère d'escamotage. Le gouvernement semblait avoir peur du fantôme qu'il évoquait. On avait l'air tout à la fois de montrer et de cacher Napoléon. On a laissé dans l'ombre tout ce qui eût été trop grand ou trop touchant. On a dérobé*



*le réel et le grandiose sous des enveloppes plus ou moins splendides, on a escamoté le cortège impérial dans le cortège militaire, on a escamoté l'armée dans la garde nationale, on a escamoté les chambres dans les Invalides, on a escamoté le cercueil dans le cénotaphe. Il fallait au contraire prendre Napoléon franchement, s'en faire honneur, le traiter royalement et populairement en empereur, et alors on eût trouvé de la force là où l'on a failli chanceler* ».

En tout cas, cette journée du 15 décembre 1840 a été marquée par la grandeur et par la ferveur populaire, même si cette ferveur n'a pas été partagée par tout le monde. Ainsi, au sein du monde littéraire, Alphonse de Lamartine, antinapoléonien notoire, s'exclama<sup>xxii</sup> : « *Je ne me prosterne pas devant cette mémoire. Je ne suis pas de cette religion napoléonienne, de ce culte de la force que l'on veut substituer dans l'esprit de la nation à la religion sérieuse de la liberté.* »

Dans les *Souvenirs et chroniques de la Duchesse de Dino*, la nièce de Talleyrand, l'on peut lire à la date du 14 décembre 1840, la veille de la Cérémonie des Cendres<sup>xxiii</sup>:



« On m'écrit aussi qu'à la fameuse cérémonie des Cendres, la reine et les princesses seront en mante de deuil comme pour Louis XVIII. Tout le monde est donc fou ! Les journaux ne parlent que de la marche funèbre ou plutôt triomphale, et des honneurs religieux que les restes de l'Empereur reçoivent partout. Après tout, Napoléon, deux fois en quarante ans, aura rendu le même service aux Français : il les aura réconciliés avec la religion ; car il paraît que c'est quelque chose de curieux, de voir les populations s'agenouiller, entourer le clergé qui bénit cette dépouille ; peuple, qui au milieu d'une véritable anarchie, accepte l'ordre lui-même, il n'y a pas autre chose sous ces hommages : ce n'est pas le législateur qu'on exalte, ce n'est que l'usurpateur et le conquérant ».



Ce texte est révélateur : rejet de l'Usurpateur par l'aristocratie d'ancien; besoin d'ordre de la part du peuple ; ferveur religieuse de celui-ci pour Napoléon. Les camps bonapartiste et anti-bonapartiste se font déjà face.

Aujourd'hui, 15 décembre 2023, marque aussi le 83<sup>ème</sup> anniversaire du 15 décembre 1940. Anniversaire certes moins glorieux que celui du 15 décembre 1840. Hitler, à qui l'on ne peut dénier un certain sens de l'histoire et un grand opportunisme politique, a lors organisé la translation des restes mortels de l'Aiglon, le fils de Napoléon 1<sup>er</sup>, depuis Vienne jusqu'aux Invalides, à Paris.



## LA POSTERITE LITTERAIRE DE NAPOLEON

La postérité littéraire de Napoléon a été immense. Non seulement au 19<sup>ème</sup> siècle, mais jusqu'à aujourd'hui.

Cent-dix ans après la mort de Napoléon, l'historien Jacques Bainville écrivait, à regret et quelque peu résigné, que Napoléon Bonaparte n'était pas protégé contre l'oubli.

Force est de constater que nonante-deux ans après le propos de Bainville, Napoléon est plus vivant que jamais dans la mémoire collective, même s'il est toujours aussi clivant (cela a en fait été le cas de tous temps).

Dès l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, s'est passé un phénomène de transmutation quasi chimique, en fait la dernière transmutation de Napoléon, fort bien décrite par Jean-Marie Rouart, dans son excellent *Napoléon ou la Destinée* <sup>xxiv</sup>:

« Alors se produit un phénomène véritablement chimique en matière politique morale. Le bonapartisme cessa d'être une conviction banale, moutonnaire, opportuniste. Il devint subversif. Comme si la poudre et le feu, d'où il était né, en imprégnaient l'idée même. Il devenait une secte noire dont les affiliés réchauffaient leur ferveur dans l'adversité ; une religion de catacombes, de secrets, de mots de passe, avec des adeptes prêts au martyre qui, par de mystérieux circuits, retrouvaient les anciennes voies désaffectées du christianisme, mais en laïcisant son messianisme et son espérance. Henri Heine, le grand poète allemand, le sentit aussitôt : « Sainte-Hélène sera le Saint Sépulcre où les



*peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pèlerinage et leur cœur se fortifiera par le grand souvenir du Christ temporel qui a souffert sous Hudson Lowe ».*

*Il manquait à cette religion une Bible, des Evangiles. Deux ans après la mort de l'Empereur, elle fait son apparition. Le Mémorial de Sainte-Hélène de Las Cases déchaîne les passions, réveille les culpabilités, stimule les ferveurs.*

*L'habile mémorialiste sert admirablement les desseins du grand mort : il réorchestre son calvaire et son existence en en faisant le drapeau du peuple en marche vers la liberté. L'image du despote laisse la place à celle d'un homme malheureux et compatissant, celle de l'ogre à un père de famille débonnaire, plein de mansuétude, qui pardonne à ceux qui l'ont offensé.*

*Ce livre, ce brulot, pas un lecteur qui ne le lise sans que les larmes lui viennent aux yeux, pas un adolescent qui ne le chérisse sur son cœur comme un modèle d'existence, véritable antidote de la médiocrité. Il produit, dans la morne société de la Restauration, une extraordinaire fermentation des esprits. Les éditions se multiplient.*

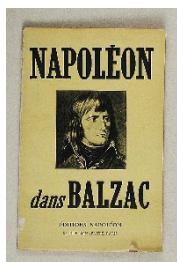
*C'est alors que les écrivains s'en emparent. Toute la littérature du XIX<sup>ème</sup> siècle va décliner à travers ses héros de roman des aventures calquées, inspirées par le grand homme qui a poussé le destin humain au-delà de ses limites. « Il faut être le Napoléon de quelque chose » proclame Balzac dont tous les héros puisent leur énergie dans son exemple. La Comédie humaine, elle-même si peu militaire dans son idéal, si civile dans ses héros, semble avoir tiré son feu, son ambition démesurée au volcan de Sainte-Hélène. Elle devient la Grande Armée du roman avec les Austerlitz de Rastignac et les Waterloo de Rubempré. Le critique Albert Thibaudet la retrouve même dans le style de Balzac qui « s'avance dans un piétinement de chevaux et d'hommes puissant et non musical. Et l'oreille elle-même reconnaît enfin que c'est la Grande Armée qui passe. »*

*Chateaubriand comprend, mais c'est un peu tard, à la lecture du Mémorial qu'au lieu d'être le Tacite du tyran, il eût être l'Homère d'une formidable épopée moderne. La légende est en marche. Trop indépendant pour se laisser enfermer dans l'esprit de parti, très sensible à l'évolution des mentalités, il ne veut pas être le dernier à se convertir à cette nouvelle idolâtrie qu'il résume d'une phrase magnifique : « Après avoir subi le despotisme de sa personne, il nous fait subir le despotisme de sa mémoire. Vivant, il a manqué le monde, mort il le possède (...) »*

*Vivant, il a manqué le monde, mort il le possède...*

*La littérature du 19<sup>ème</sup> siècle a été imprégnée de la geste napoléonienne. Napoléon est partout, il s'est emparé des cœurs et des esprits, même de ceux qui lui sont hostiles, souvent par système.*

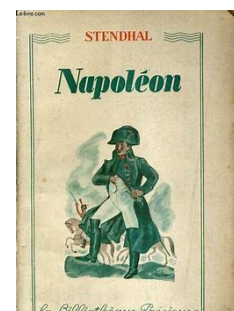
*Voici un petit échantillon, qui est très, très loin d'être exhaustif.*



**Balzac**, chez qui l'énergie napoléonienne est omniprésente et qui a contribué si puissamment à la fabrication d'un mythe en littérature. Napoléon Bonaparte est en filigrane de toute la Comédie humaine (dont les *Chouans*, *Une ténébreuse affaire*, *Le Colonel Chabert*, *Le Médecin de campagne*).

**Stendhal**, avec sa *Vie de Napoléon*, écrite à Milan en 1817-1818, après la chute de Napoléon, mais publiée après la mort de Stendhal en 1842.

Mais aussi Julien Sorel, dans le Rouge et le Noir, auquel, selon la formule de Jean-Marie Rouard, Stendhal inocule le poison du Mémorial de Sainte-Hélène. Celui-ci est livre de prédilection de Julien Sorel, ce livre qui pose les bases du bonapartisme et concilie action publique et sens de la grandeur. La perte de ce livre par Julien Sorel symbolise le renoncement aux rêves de grandeur et l'entrée dans un monde bourgeois, matérialiste et médiocre. Mais aussi Fabrice del Dongo, l'enfant des campagnes d'Italie, dans la *Chartreuse de Parme*, un livre merveilleux qui baigne dans le rêve bonapartiste.



**Alfred de Vigny** : « *Napoléon domine l'horizon de son époque comme le Vésuve domine la baie de Naples* ».

**Victor Hugo** – Qui a écrit son pamphlet *Napoléon le Petit* à propos de Napoléon III, en contraste avec Napoléon le Grand, Napoléon 1<sup>er</sup>, qu'il admirait tant. Ainsi, Marius Pontmercy, dans *Les Misérables*, trace en traits de feu cet éblouissant portrait de Napoléon<sup>xxv</sup> : « *Qui admirez-vous, si vous n'admirez pas l'empereur? Et que vous faut-il de plus? Si vous ne voulez pas de ce grand homme-là, de quels grands hommes voudrez-vous? Il avait tout, il était complet. Il avait dans son cerveau le cube des facultés humaines. Il faisait des Codes comme Justinien, il dictait comme César, sa causerie mêlait l'éclair de Pascal au coup de foudre de Tacite, il faisait l'histoire et il l'écrivait; ses bulletins sont des Iliades. A Tilsitt, il enseignait la majesté aux empereurs, à l'Académie des sciences il donnait la réplique à Laplace, au Conseil d'Etat il tenait tête à Merlin.*

*Il voyait tout, il savait tout, ce qui ne l'empêchait pas de rire d'un rire bonhomme au berceau de son petit enfant; et tout à coup, l'Europe effarée écoutait des armées se mettre en marche; les frontières des royaumes oscillaient sur la carte, on entendait le bruit d'un glaive surhumain qui sortait du fourreau, on le voyait, lui, se dresser debout sur l'horizon avec un flamboiement dans la main et un resplendissement dans les yeux, déployant dans le tonnerre ses 22 ailes, la grande armée et la vieille garde, et c'était l'archange de la guerre! Être l'Empire d'un tel empereur, quelle splendide destinée pour un peuple, quand ce peuple est la France et qu'il ajoute son génie au génie de cet homme!*

*Apparaître et régner, marcher et triompher, avoir pour étapes toutes les capitales, prendre ses grenadiers et en faire des rois, décréter des chutes de dynastie, transfigurer l'Europe au pas de charge, être le peuple de quelqu'un qui mêle à toutes vos aubes l'annonce éclatante d'une bataille gagnée, avoir pour réveille-matin le canon des Invalides, jeter dans des abîmes de lumière des mots prodigieux qui flamboient à jamais, Marengo, Arcole, Austerlitz, Iéna, Wagram! faire à chaque instant éclore au zénith des siècles des constellations de victoires, donner l'empire français pour pendant à l'empire romain, vaincre, dominer, foudroyer, être en Europe une sorte de peuple doré à force de gloire, sonner à travers l'histoire une fanfare de Titans, conquérir le monde deux fois, par la conquête et par l'éblouissement, cela est sublime!»*





**Dostoiévski**, dans *Crime et Châtiment*, qui met dans le poche de Raskolnikov, non seulement un couteau, mais aussi le Mémorial de Sainte-Hélène.

**Maurice Barrès**, un bonapartiste fervent, l'astre intellectuel de toute une génération, décrivant dans son chef-d'œuvre, « *Les Déracinés* » (1897), des étudiants se rendant au tombeau de Napoléon aux Invalides le 5 mai 1884, le jour du soixante-troisième anniversaire de la mort de Napoléon<sup>xxvi</sup> :  
« *Le tombeau de l'Empereur, pour des Français de vingt ans, ce n'est point le lien de la paix, le philosophique fossé où un pauvre corps qui s'est tant agité se défait ; c'est le carrefour de toutes les énergies qu'on nomme audace, volonté, appétit. Depuis cent ans, l'imagination partout dispersée se concentre sur ce point. Comblez par la pensée cette crypte où du sublime est déposé ; nivelez l'histoire, supprimez Napoléon : vous anéantissez l'imagination condensée du siècle. On n'entend pas ici le silence des morts, ; mais une rumeur héroïque ; ce puits sous le dôme, c'est le clairon épique où tournoie le souffle dont toute la jeunesse a le poil hérissé* ».

## AU XXÈME SIECLE

**Aragon** (dans *La Semaine Sainte*). Ecoutez donc Henri Guillemin sur YouTube. Onze minutes passionnées et passionnantes, d'une parfaite mauvaise foi, mais j'adore !

[https://www.youtube.com/watch?v=BX7\\_5t80DIM](https://www.youtube.com/watch?v=BX7_5t80DIM)

**Malraux** (dans *Vie de Napoléon par lui-même*)

**Simon Leys** (avec *La Mort de Napoléon*, une merveilleuse uchronie).

## J'en arrive à ma conclusion.

Napoléon avait coutume de dire : « *Pourquoi et comment sont des questions si utiles qu'on ne saurait trop se les faire* ».

S'il y a bien un livre qui permette de comprendre les pourquoi et comment à propos de notre homme, c'est le *Napoléon* (1931) du grand historien Jacques Bainville. Je ne saurais trop vous recommander ce livre lumineux. On se sent tellement plus intelligent quand on l'a terminé, ce qui est rare pour un livre d'histoire.

Or, dans la conclusion de son *Napoléon*, Jacques Bainville trace un portrait contrasté (de Napoléon), qui reflète bien l'ambivalence des sentiments que chacun de nous peut éprouver à son égard. A titre de conclusion et afin d'ouvrir le débat, je me permets de vous lire quelques longs passages du dernier chapitre de l'ouvrage de Bainville (dénommé, de manière significative, « *La transfiguration* »). La première phrase traduit bien le phénomène de transmutation de Napoléon après sa mort<sup>xxvii</sup> :  
« *L'incomparable météore avait achevé sa course sur la terre. Il avait pris des mesures pour qu'elle ne s'arrêtât pas. Mort, Napoléon s'anime d'une vie nouvelle. Après tant de métamorphoses, voici qu'il devient image et idée* » .



Quelques pages plus loin, point cependant l'amertume de Bainville<sup>xxviii</sup> : « *Sauf pour la gloire, sauf pour l' « art », il eût probablement mieux valu qu'il [Napoléon] n'eût pas existé. Tout bien compté, son règne, qui vient, selon le mot de Thiers, continuer la Révolution, se termine par un épouvantable échec. Son génie a prolongé, à grands frais, une partie perdue d'avance. Tant de victoires, de conquêtes (qu'il n'avait pas commencées), pourquoi ? Pour revenir en deçà du point d'où la République guerrière était partie, où Louis XIV avait laissé la France, pour abandonner les frontières naturelles, rangées au musée des doctrines mortes* »

Malgré ce constat désabusé, Jacques Bainville ne peut s'empêcher, dans les dernières lignes, empreintes de lyrisme, de son livre, de laisser apparaître sa fascination<sup>xxix</sup> : « *Imaginatif, puissant créateur d'images, poète, il sentait cette fuite des siècles. (...) Il savait qu'il avait éclipsé le grand Frédéric dans l'imagination des peuples, qu'on répéterait son histoire, qu'on verrait ses portraits aux murs, son nom aux enseignes jusqu'à ce qu'il fût remplacé lui-même par un autre héros. Ce héros n'est pas venu. L'aventurier fabuleux, l'empereur au masque romain, le dieu des batailles, l'homme qui enseigne aux hommes que tout peut arriver et que les possibilités sont indéfinies, le demiurge politique et guerrier reste unique en son genre. Pour le développement de l'humanité, peut-être, dans la suite des temps, Ampère comptera-t-il plus que lui. Peut-être l'ère napoléonienne ne sera-t-elle plus qu'un bref épisode de l'âge qu'on appellera celui de l'électricité. Peut-être enfin apparu dans une île du Levant pour s'éteindre dans une île du Couchant, Napoléon ne sera-t-il qu'une des figures du mythe solaire. Presqu'aussitôt après sa mort, on s'était livré à ces hypothèses et à ces jeux. Personne ni rien n'échappe à la poussière. Napoléon Bonaparte n'est pas protégé contre l'oubli. Toutefois, après plus de cent ans, le prestige de son nom est intact et son aptitude à survivre aussi extraordinaire que l'avait été son aptitude à régner. Quand il était parti de Malmaison pour Rochefort avant de se livrer à ses ennemis, il avait quitté lentement, à regret, ses souvenirs et la scène du monde. Il ne s'éloignera des mémoires humaines qu'avec la même lenteur et l'on entend encore, à travers les années, à travers les révolutions, à travers des rumeurs étranges, les pas de l'empereur qui descend de l'autre côté de la terre et gagne des horizons nouveaux* ».

Pour ma part, je partage ce double constat contrasté de Jacques Bainville — désapprobation et fascination.

Et vous, qu'en pensez-vous ?

Le débat est ouvert.





- 
- <sup>i</sup> Charles de Gaulle à André Malraux lors de leur dernier entretien à la Boisserie à Colombey-les-Deux-Eglises
- <sup>ii</sup> *Mémoires de la Comtesse de Boigne née d'Osmond*, tome I, Mercure de France, 1971, pp. 199-200
- <sup>iii</sup> Mona Ozouf, in préface à *La Révolution française* de F. Furet, Gallimard, 2007, p. XIII
- <sup>iv</sup> Lettre adressée à Niethammer par Hegel le 21 mai 1813, *Correspondance*, tome 2, p. 12
- <sup>v</sup> Hegel, *Les Leçons sur la philosophie de l'histoire*, p. 231
- <sup>vi</sup> Propos, rapportés par le poète Népomucène Lemerrier et cités par Arago
- <sup>vii</sup> Augustin Bernard, « La musique et les musiciens français pendant la Révolution », *Revue de la Révolution*, vol. 10, 1887, p. 329
- <sup>viii</sup> René Huyghe, « Mécène », in *Napoléon – L'intime et l'exceptionnel*, Flammarion, 2013, p. 224
- <sup>ix</sup> Germaine de Staël, portrait d'Oswald dans *Corinne*
- <sup>x</sup> Alexis de Tocqueville, avant-propos de *L'Ancien Régime et la Révolution*, collection Bouquins, Robert Laffont, 1986, p. 947
- <sup>xi</sup> Abel-François Vimmemain, « Cultivé » in *Napoléon – L'intime et l'exceptionnel*, Flammarion, 2013, p. 213-214
- <sup>xii</sup> Albert Thibaudet, *Histoire de la littérature française de Chateaubriand à Valéry*, Editions Marabout, 1981, pp. 20-23
- <sup>xiii</sup> *Mémoires de Madame de Rémusat (1802-1808)*, Le Temps retrouvé, Mercure de France, 2013
- <sup>xiv</sup> Montholon, *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon*, tome IV, p. 248)
- <sup>xv</sup> François-René de Chateaubriand, in préface de l'édition de 1828 des *Mélanges politiques*, Œuvres complètes, Garnier frères, 1861, tome 7, p. 8
- <sup>xvi</sup> Comtesse de Boigne, *op. cit.*, p. 180
- <sup>xvii</sup> Germaine de Staël, *Considérations sur la Révolution française*, Tallandier, 2000, p. 417
- <sup>xviii</sup> Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 417
- <sup>xix</sup> Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 417
- <sup>xx</sup> Victor Hugo, *Choses vues*, collection Quarto, Gallimard, 2002, p. 109
- <sup>xxi</sup> Victor Hugo, *op. cit.*, pp. 111-112
- <sup>xxii</sup> Alphonse de Lamartine, à l'occasion du retour des cendres de Napoléon, Discours à la Chambre, 26 mai 1840, in *La France parlementaire (1834-1851) : œuvres oratoires et écrits politiques*, volume II (1864), Alphonse de Lamartine, Louis Ulbach
- <sup>xxiii</sup> *Souvenirs et chroniques de la Duchesse de Dino, nièce aimée de Talleyrand*, collection Bouquins, Robert Laffont, 2016, pp. 572-573
- <sup>xxiv</sup> Jean-Marie Rouart, *Napoléon ou la destinée*, in « Les aventuriers du pouvoir – De Morny à Macron, Collection Bouquins, Robert Laffont, pp. 242-243
- <sup>xxv</sup> Victor Hugo, *Les Misérables*, Tome III : Marius (1862), Émile Testard, 1890, pp. 181-182
- <sup>xxvi</sup> Maurice Barrès, *Les Déracinés*, Eugène Fasquelle Éditeur, 1897, pp. 215-235
- <sup>xxvii</sup> Jacques Bainville, *Napoléon*, Gallimard, 2005, p. 601
- <sup>xxviii</sup> Jacques Bainville, *op. cit.*, pp. 608-609
- <sup>xxix</sup> Jacques Bainville, *op. cit.*, pp. 609-610